

Autour de la traduction et de l'adaptation des *Miscellanées* de Ben Schott (Entretien avec Boris Donné)

par [Marie Hornain](#) · 20 décembre 2020 · <https://mondedulivre.hypotheses.org/8433>

Réponses aux questions de Marie Hornain et Lisa Martin

Vous avez traduit et publié plusieurs livres aux Éditions Allia. Comment a commencé votre collaboration avec cette maison d'édition ?

Mon ancien professeur et amie, Danielle Sonnier, avait été contactée fin 1998 ou début 1999 par Allia pour traduire un traité latin inédit de Giordano Bruno, *De la Magie*. Connaissant mon intérêt pour la philosophie de la fin de la Renaissance, elle m'avait demandé de réaliser cette traduction avec elle (le livre est paru le 17 février 2000, quatre siècles jour pour jour après la mort de Bruno sur le bûcher, le 17 février 1600). Nous avons traduit dans la foulée un second traité de Bruno, *Des Liens*. Parallèlement, j'avais proposé à Gérard Berréby, directeur des éditions Allia, différents projets de traduction de l'anglais, dont certains devaient aboutir bien plus tard, d'autres jamais. Puis j'avais publié un essai sur un sujet central, dès l'origine, dans le catalogue Allia : Guy Debord et l'aventure situationniste. Cet essai (*Pour Mémoires*) est paru en février 2004. Détail important : j'avais en tête pour ce livre un dispositif typographique précis, et j'avais demandé à pouvoir en réaliser moi-même la mise en page (dans le respect de la ligne graphique d'Allia, bien sûr) avec le logiciel alors le plus utilisé dans le monde de l'édition, Quark XPress (supplanté depuis par InDesign). Cette même année 2004, Gérard Berréby cherchait quelqu'un pour adapter *Schott's Original Miscellany* : il lui fallait quelqu'un qui puisse 1° traduire de l'anglais, ce qui se trouve facilement (je n'avais à l'époque publié aucune traduction de l'anglais, mais soumis déjà quelques projets de ce type), 2° adapter une partie du livre dans le même esprit, donc quelqu'un de curieux et doué d'un certain humour, 3° faire tout cela en respectant la forme particulière de l'ouvrage original, donc en réalisant simultanément traduction/adaptation et mise en page — maîtriser déjà XPress était pour cela un sérieux avantage. Il a pensé à moi. C'était un pari : je n'avais jamais rien fait de comparable, on ne pouvait même pas être certain que j'en sois capable. J'ai été flatté qu'il me le propose, et je lui en resterai toujours reconnaissant.

***Les Miscellanées* ont été découvertes dans leur traduction espagnole par un stagiaire des Éditions Allia. Mais comment le livre vous a-t-il été proposé par Gérard Berréby ?**

Je passais souvent aux Éditions Allia pour discuter de différents projets, ou simplement parler avec Gérard Berréby de mes recherches sur les situationnistes. Je crois que c'est vers septembre-octobre 2004 qu'un jour, dans son bureau, il m'a mis entre les mains *Schott's Original Miscellany*, en me demandant si cela m'intéresserait d'en réaliser l'adaptation française. Je ne me souviens plus très bien : j'ai probablement dit qu'il fallait que je réfléchisse, que je regarde précisément l'ouvrage ; j'ai peut-être pensé, mais sans le dire, que je ne savais pas si j'en étais capable ; mais je suis à peu près sûr que le petit livre m'a tellement séduit dès le premier instant où je l'ai feuilleté que je savais bien que j'accepterais la proposition.

Qu'en est-il des autres textes traduits chez Allia ? Les textes que vous traduisez vous sont-ils proposés par l'éditeur ou les proposez-vous également vous-même ?

Pour les traductions de Giordano Bruno, c'était au départ une proposition d'Allia, qui ne m'avait pas été adressée directement, mais Gérard Berréby a tout de suite été d'accord pour que je m'associe à Danielle Sonnier qu'il avait contactée ; pour Ben Schott, c'était encore une demande d'Allia, j'ignorais même totalement l'ouvrage au départ ; par la suite (par exemple pour la traductions d'essais de Frances Yates) ce sont plutôt des projets que j'ai proposés ; mais je suis toujours ravi qu'on pense à moi et qu'on me propose quelque chose d'un peu inattendu. Il n'y a pas vraiment de règle : c'est plutôt un dialogue qui se poursuit au fil des années, où l'on parle de beaucoup de choses, et puis certaines idées lancées par l'un ou par l'autre se concrétisent.

Quelle a été votre première impression en parcourant *Les Miscellanées* ?

J'ai tellement travaillé ensuite sur ces *Miscellanées* que je ne me souviens plus avec précision de cette première impression, mais je crois avoir été immédiatement séduit par les qualités que j'ai pu apprécier tout au long de mon travail : l'élégance ingénieuse du livre, aussi bien dans sa conception d'ensemble que dans le moindre de ses détails ; le fait qu'il pouvait se lire aussi bien au premier degré qu'au second ; un rapport à la connaissance et aux mots à la fois passionné, voire maniaque, et ludique ; enfin, et je soulignerais peut-être cela, la manière particulière qu'a son auteur d'y être *présent* — même en retrait, même sans jamais dire *je*. J'ai très vite ressenti ce livre comme quelque chose de très personnel ; j'ai senti Ben Schott derrière ses *Miscellanées*, avec l'impression que son esprit me correspondait assez bien.

Nous avons lu que vous aviez utilisé de l'argot belge pour traduire certains passages des *Miscellanées*, pouvez-vous nous parler un peu plus de votre démarche de traduction ?

Je crois qu'il y a simplement un article des *Miscellanées* qui donne un certain nombre de termes pittoresques d'argot belge, de la même façon que d'autres articles de l'édition française sont des clin d'œil à la Suisse, au Québec ; il y a également du créole. L'idée était de faire une édition non pas franco-française, mais francophone. Ben Schott joue quant à lui sur différents types d'argot anglais, des termes dialectaux, des jargons professionnels, etc.

Il n'y a pas eu, à proprement parler, de « démarche » de traduction appliquée uniformément au livre. Il fallait au contraire être extrêmement souple : certains articles de l'ouvrage original demandaient à être simplement traduits ; d'autres demandaient à être adaptés, ou transposés, ce qui demandait un travail de recherche ou de réinvention ; enfin Ben Schott, pour toutes les éditions étrangères de son ouvrage, demandait qu'on choisisse et laisse de côté environ 20 % (si mes souvenirs sont exacts) du contenu de l'ouvrage original, passant mal en traduction ou jugé trop anglo-anglais et de moindre intérêt pour le public étranger, et qu'on le remplace par un contenu original dans le même esprit (sur lequel il avait naturellement un droit de regard). Parfois aussi je ne m'interdisais pas d'ajouter une petite touche personnelle à un

traduit. De sorte que je me considère comme un peu plus que le traducteur de l'ouvrage : disons comme l'auteur de sa version française.

Votre démarche et votre technique de traduction ont-elles été différentes de votre façon de procéder habituelle ?

Les ouvrages dont j'ai réalisé des traductions sont très différents : cela va d'une version rythmée de ce que l'on considère comme la plus ancienne tragédie occidentale (*Les Perses* d'Eschyle, en collaboration avec Danielle Sonnier) à des essais érudits relevant de l'histoire des idées (trois ouvrages de Frances Yates) en passant par les petits traités philosophico-ésotériques de Giordano Bruno (avec Danielle Sonnier) ou un bref essai littéraire composé au milieu du XIX^e siècle par Thomas De Quincey. Sans parler de beaucoup de choses que j'ai pu traduire pour moi (textes littéraires et philosophiques), et d'autres projets abandonnés ou en cours... Je n'ai aucune technique standard, aucune manière de procéder habituelle ; ce qui m'intéresse au contraire, c'est d'aborder chaque nouveau projet de traduction comme un problème original, la partie la plus intéressante du travail étant justement de déterminer *comment* le livre doit être transposé en français. Cela suppose à la fois une réflexion préalable, bien sûr, mais aussi pas mal de tâtonnements et de tentatives.

La traduction des *Miscellanées* présentait toutefois une spécificité assez redoutable : c'était une traduction sous contraintes typographiques. La forme du livre devait être respectée précisément, sans changer le nombre total de pages, et bien souvent même en conservant la taille exacte d'un article (une page complète, et pas davantage ; ou parfois quelques lignes, dont le nombre devait rester inchangé parce qu'il y avait sur la page un autre article dont la taille était fixe, etc.). Or 1° on sait qu'en général, quand on traduit de l'anglais vers le français, on observe un gonflement de la taille du texte de 20 % environ, et 2° on ne pouvait « tricher » sur aucun paramètre typographique : impossible de resserrer l'interlignage, de condenser si peu que ce soit la composition, etc. Il fallait donc traduire de manière très dense, concise, et savoir (mais à bon escient) s'écarter de la lettre du texte pour arriver à un résultat serré, tombant juste parfois au caractère près. Difficile, souvent amusant, quelquefois pesant, mais toujours stimulant.

Traduire et adapter de l'anglais : nous avons pu lire que vous aviez proposé certains passages des *Miscellanées*, comme par exemple une liste sur les apparitions d'Hitchcock dans ses films, et que l'auteur a lui aussi fait certaines propositions pour l'adaptation. Pouvez-vous nous expliquer en quoi a consisté votre collaboration avec l'auteur, Ben Schott ? et comment s'est-elle déroulée ?

Je ne crois pas me souvenir que Ben Schott ait proposé lui-même des éléments nouveaux pour l'édition française. J'avais toute latitude pour décider ce que je laissais de côté du volume original, et par quoi j'allais le remplacer. Ben Schott avait bien sûr un droit de regard : c'est lui qui signait le bon-à-tirer du volume français, il pouvait donc faire changer ou refaire tout ce qui ne lui convenait pas. Une de mes grandes fiertés, c'est qu'il n'a demandé aucun changement dans ce que j'avais proposé : j'avais bien saisi l'esprit du livre, et toutes les petites touches originales que j'ai pu glisser ici ou là dans son ouvrage s'y sont fondues de manière harmonieuse. Mon idée était qu'il ne fallait pas gommer l'anglicité du livre, donc certains de mes apports puisent aussi dans la littérature et la culture anglo-saxonne.

Il n'y a pas eu de « collaboration » directe avec Ben Schott à proprement parler. Je ne l'ai jamais rencontré et n'ai jamais échangé directement avec lui. Je ne me souviens plus bien, mais je pense qu'assez vite un spécimen de mon travail a dû lui être envoyé par Allia, et les pages que je terminais devaient lui être soumises au fur et à mesure. Il n'a jamais fait d'objection à quoi que ce soit ; tout était pourtant examiné par lui très attentivement, puisqu'il faisait des corrections sur de tout petits détails typographiques, parfois. (Un cahier des charges typographique très rigoureux nous avait été communiqué.) C'était une collaboration indirecte, en quelque sorte : je crois que j'avais saisi vraiment l'esprit du livre, assez profondément pour inventer dans ce même esprit ; et Ben Schott a dû lui-même sentir cela, de sorte qu'assez vite il nous a fait pleinement confiance. Nous étions tous un peu anxieux au moment où nous lui avons soumis le bon-à-tirer de l'ensemble du volume, presque au moment où il fallait lancer l'impression : il aurait été compliqué de refaire des articles en urgence s'il n'avait pas été satisfait. Mais non, il n'a demandé aucune modification, il était au contraire particulièrement content de cette édition française, et l'a fait savoir il me semble.

En quoi la traduction de ce texte a-t-elle été “spéciale” ? Quelle a été votre expérience de traduction ?

Comme je le disais, toute expérience de traduction est pour moi unique, comme son objet même. Mais celle-ci était vraiment particulière pour plusieurs raisons : c'est la seule fois où je me suis occupé du travail d'un auteur vivant, et ayant un droit de regard sur ce que j'allais faire de son texte ; mais d'autre part c'est la seule fois où m'était allouée une telle liberté, puisqu'il s'agissait non d'une traduction au sens strict mais d'une adaptation. J'ajoute autre chose : moi qui suis universitaire, c'était la première fois (même si j'ai réalisé quelques travaux de « vulgarisation ») où je m'occupais d'un objet qui pouvait, du moins on l'espérait, toucher un très large public. J'ai eu cela constamment en tête lors de mon travail.

« I wrote it at random and that's the way it should be read », déclare Ben Schott. Qu'en est-il de la traduction, avez-vous traduit *Les Miscellanées* dans l'ordre d'apparition ? de façon linéaire ? ou plutôt “at random” ?

J'ai moi aussi travaillé *at random*, et de façon non linéaire : certains articles étaient faciles à transposer, il y en a d'autres qui m'ont résisté pendant des mois. J'essayais d'avancer par doubles-pages : elles forment la plupart du temps une unité, à la fois sur le plan visuel et sur celui du contenu. C'était assez angoissant d'avancer ainsi, comme on assemble un puzzle : je me souviens que j'avais tracé sur une feuille un mini chemin-de-fer avec toutes les doubles pages du volume, que je cochais au fur et à mesure que je les terminais, pour contrôler la progression de mon travail.

Avez-vous conservé le même ordre que la version originale ?

J'ai essayé de respecter, dans l'ensemble, la composition des doubles-pages : Ben Schott joue sur les contrastes, les télescopes, les parallèles inattendus qui s'établissent entre des articles n'ayant rien à voir, par leur seule juxtaposition dans le livre. Il était évident par ailleurs que l'ensemble avait été composé très soigneusement : les pages d'ouverture du livre, qui donnent le ton, devaient être respectées autant que

possible ; certaines compositions typographiques spectaculaires devaient être conservées à la même place dans le volume, *etc.* Mais impossible de tout garder à l'identique : parfois (j'invente un exemple-type) un article de huit lignes dans l'original ne pouvait vraiment pas être rendu en moins de dix lignes dans la version française, sans perdre quelque chose ; il fallait donc trouver un autre endroit où caser ce bloc de dix lignes (en faisant bien attention à ce qu'il y aurait dans le nouveau voisinage de cet article) ; et il fallait aussi chercher ailleurs par quoi remplacer le bloc de huit lignes, mais cela créait un vide sur une autre double-page, ou alors il fallait inventer quelque chose qui fasse exactement cette taille, *etc.* Toute une série de micro-problèmes en cascade, à régler au cas par cas en essayant de coller le plus possible au volume original, mais en n'hésitant pas, parfois, à le modifier un peu pour mieux en préserver l'esprit, et l'effet de surprise et d'incongruité.

Ce sont les Éditions du Sous-sol qui ont publié le troisième volume des *Miscellanées (Les Miscellanées sportives)* traduites par deux traducteurs. Avez-vous eu l'occasion de lire cette version ?

J'ai la faiblesse de penser que mon travail d'adaptation, qui a donné satisfaction à Ben Schott, a été pour quelque chose dans le succès de la version française des deux premiers volumes ; j'ai donc trouvé fort inélégant que les Éditions du Sous-Sol (qui avaient mes coordonnées puisque j'ai travaillé occasionnellement pour leur revue) ne m'aient pas proposé de m'occuper du troisième, avant de chercher d'autres traducteurs. Je n'ai même pas voulu regarder ce qu'ils en ont fait, je n'ai donc aucun avis là-dessus.

Diriez-vous, dans la lignée de ce que suggère Bernard Simeone dans *Écrire, traduire en métamorphose*¹, que l'expérience de traduction (comme ici, où la part d'adaptation était grande, et où la réécriture a été nécessaire) se rapproche d'une expérience d'écriture (en tant qu'écrivain) ?

Je ne me considère pas comme un écrivain, je ne peux donc pas vraiment comparer. C'est bien sûr un travail de re-création, il y a donc une part créatrice et l'on apporte de petites touches originales ou personnelles ; mais malgré tout on doit rester dans un cadre et un esprit définis (très précisément définis, en l'occurrence) par l'auteur de l'œuvre originale. On ne se sent pas prisonnier de cela pour peu que l'on éprouve une affinité avec cet esprit ; mais ça ne doit pas conduire à survaloriser le travail de traduction ou d'adaptation. J'avais les qualités pour faire, en français, du « à la manière de Ben Schott » ; mais je n'aurais jamais pu concevoir moi-même un ouvrage comme les *Miscellanées*. Le traducteur est un artisan, peut-être doué ; mais il faut quelque chose de plus que cela pour faire un vrai créateur.

Trois réflexions complémentaires :

— J'ai travaillé dans mon coin, mais en venant très régulièrement chez Allia soumettre mes idées, mes tentatives et mes doutes. Dans les derniers mois du travail je passais aux éditions plusieurs fois par semaine. En dehors des avis de Gérard Berréby, j'ai beaucoup bénéficié de ceux de François Escaig, qui le secondait alors. Certains articles originaux que j'ai réalisés partent de suggestions qu'il a proposées. Ses relectures

comptaient beaucoup pour moi. Si j'avais une difficulté d'ordre technique touchant la mise en page, il m'aidait à la résoudre. Nous consultions aussi de temps en temps les stagiaires qui se trouvaient là cette année ; certains ont pu faire des suggestions utiles, d'autres m'aider dans des recherches parfois délicates. (Comment obtenir, par exemple, la recette complète du Big Mac™, légèrement différente dans chaque pays, et que McDonald's garde secrète ? un stagiaire rusé y est parvenu !) Pour essayer de doser l'effet particulier de l'édition française, j'ai discuté aussi avec l'attachée de presse qui travaillait alors pour Allia, Estelle Roche. Ainsi je n'ai pas eu l'impression de travailler en aveugle ; j'avancerais en toute liberté, mais avec le sentiment d'être entouré de toute une petite équipe bienveillante et polyvalente, où je trouvais toujours un interlocuteur pour n'importe quel problème dont j'avais besoin ou envie de discuter.

— Une réflexion que je me suis faite assez vite, et qui a guidé mon travail d'adaptation, c'est que ce livre, en français, ne toucherait pas exactement le même public que l'original anglais. En Angleterre, où la tradition des petits ouvrages pratiques (almanachs, recueils d'astuces et d'informations diverses), comme il s'en vendait beaucoup au XIX^e siècle, a perduré davantage qu'en France, le livre pouvait compter sur beaucoup de lecteurs qu'il allait toucher au premier degré, sans que son côté décalé soit perçu comme une de ses qualités principales. J'ai pensé qu'il en irait différemment en France, et que par ailleurs, le fait qu'il serait lancé, sans aucune publicité, par un éditeur tel qu'Allia lui donnerait forcément un statut un peu différent. Il fallait donc, par quelques-unes des touches originales, en faire *aussi* (sans le dénaturer) une espèce d'objet littéraire d'avant-garde. Le goût de la liste, les contraintes formelles pesant sur l'écriture (et la traduction) m'ont fait penser tout de suite à Perec et à l'OuLiPo. C'est je crois une discrète spécificité de l'édition française d'avoir cette couleur oulipienne, qui a été un élément important dans la réception initiale du livre — notamment dans les recensions qui en ont été données dans la presse.

— Une difficulté dont on n'a pas conscience aujourd'hui (car la bonne solution d'un problème délicat, une fois qu'elle s'est imposée, apparaît après coup comme une évidence), c'est la traduction du titre, *Schott's Original Miscellany*. *Miscellany*, en anglais, est resté un mot d'usage relativement courant, pour désigner ce genre d'ouvrages fourre-tout, pêle-mêle, bric-à-brac. *Miscellanées*, au contraire, était devenu en français un mot rare, désuet, précieux, réservé à des ouvrages érudits volontiers jugés poussiéreux. À l'Université, je suis spécialiste de littérature française du XVII^e siècle ; j'ai tout de suite eu envie d'utiliser *miscellanées*. J'ai cherché des solutions alternatives, mais aucune ne me paraissait aussi bonne. J'ai mis un peu de temps à convaincre tout le monde, chez Allia, de mon idée, en la justifiant ainsi : nous allons lancer le livre sans publicité ; ce mot sur la couverture va piquer la curiosité, donner envie d'ouvrir pour voir ce que c'est, ce qu'il y a à l'intérieur ; et ce sera à moitié gagné. Mais il ne suffisait pas de traduire *Miscellany*. Je vais vous révéler une petite chose que je n'ai racontée à personne, même pas Gérard Berréby je crois. Dans l'année où je traduais l'ouvrage, je continuais bien sûr en parallèle mon activité d'enseignant, et aussi de chercheur. Un jour, je suis tombé, dans une note de bas de page d'un ouvrage historique, sur une référence à un recueil de réflexions de l'architecte militaire qui a construit de remarquables fortifications sous le règne de Louis XIV, Vauban. Ces notes ont été publiées au XIX^e siècle sous ce titre : *Oisivetés de M. de Vauban*. Je me suis dit que souligner discrètement l'origine de l'auteur en parlant

de *Mister Schott* dans le titre, avec l'élégante abréviation *Mr.* (rien à voir avec *Monsieur*, qui s'abrège *M.*, simplement !) lui donnerait tout de suite, dès la page de titre, un petit côté excentrique anglais, avec une touche de raffinement. Ça allait bien avec le livre, et dispensait de rendre *Original* dans le titre anglais. J'ai aussi pensé important d'inclure dans le titre l'article défini : non pas simplement *Miscellanées de Mr. Schott*, mais *Les Miscellanées de Mr. Schott*. Stratégie classique : faire comme si le succès était déjà acquis pour le provoquer. (Quand Montaigne, en 1580, publie la première édition de son livre, en utilisant dans le titre un mot alors original, l'éditeur imprime sur la page de titre : *Essais de Michel de Montaigne* ; mais après sa mort, à partir de l'édition de 1595, l'œuvre est devenue si célèbre que la page de titre porte désormais : *Les Essais de Michel de Montaigne*.) J'ai plus ou moins « calculé » tout cela : je n'ai pas mentionné qu'en marge de mes diverses activités, j'avais aussi travaillé comme rédacteur *freelance* pour un publicitaire suisse, créant pour lui des slogans, des noms de marque... Cette expérience m'a servi, évidemment, tout comme j'ai été nourri par mes lectures de spécialiste de la Renaissance et du XVII^e siècle. Le mot de *miscellanées*, à la suite du succès du livre, a connu un renouveau inespéré : beaucoup d'ouvrages ont d'ailleurs, dans les années qui ont suivi, repris le format, le principe, et surtout le titre — *Les Miscellanées* de ceci ou de cela —, parfois à la limite de la contrefaçon. Je reste très fier de mon travail d'adaptation, mais ma plus grande fierté est sans doute d'avoir fait revenir dans l'usage ce mot désuet et oublié que j'aimais.

B.D., 18 avril 2020.

1. SIMEONE, Bernard, *Écrire, traduire en métamorphose*, Verdier, 2014.